

La chute de Frendian

Je pouvais ma monture au-delà de ses limites. En fait, elle les avait déjà dépassées depuis longtemps, et je craignais qu'elle ne me lâche à tout moment.

Mon cheval était hors d'haleine, mais il fallait pourtant qu'il tienne le coup... Je devais atteindre au plus vite le comté de Frendian, et là je serais sauf. Penché sur l'encolure de ma monture pour éviter les branches basses de la forêt, je jetai un coup d'œil en arrière ; au travers de la brume et des frondaisons, je pus voir de nouveau ces trois yeux verts. La bête était toujours là. En me concentrant, je pouvais même percevoir sa respiration haletante. Suspendu à l'espoir que mon cheval ne se prenne pas une patte dans une racine et ne se la torde, je le forçais à maintenir un train d'enfer.

Je m'en voulais de n'avoir pas écouté les avertissements qu'on m'avait donnés... Encore une fois. Je savais bien entendu qu'il était imprudent de passer par les profondes forêts de Taol-Kaer, que les dangers y étaient nombreux et qu'il valait mieux prendre la route avec ses patrouilles et ses relais réguliers. Mais cela aurait doublé mon temps de trajet. Et j'étais trop pressé de rejoindre Frendian. Grossière erreur ! Depuis deux jours, j'étais traqué par une créature que je n'avais jamais vraiment aperçue en entier. Des yeux, quelques écailles, des crocs étincelants. J'avais senti son odeur, entendu des craquements. Était-ce l'un de ces fameux feondas dont on parlait partout ? Je n'avais guère envie de le savoir. L'épuisement tombait sur moi et j'espérais pouvoir atteindre mon but avant de m'effondrer.

C'est alors que je vis la pierre levée. Je pouvais la distinguer dans la brume, juste là, devant moi. Trois mètres de haut, une large circonférence, entourée d'une petite clairière. Si ce que l'on disait était vrai, je serais protégé une fois à l'intérieur du cercle de pierres de Frendian. En approchant, je pus distinguer les runes gravées sur sa surface. Derrière moi, les grognements se rapprochaient. Ma monture essoufflée ralentissait. Je piquai des éperons une dernière fois. La brume se dissipait, je touchais au but. En un dernier pas, je passai au-delà de la pierre. Là, l'herbe était plus verte, la lumière plus claire et plus belle, l'atmosphère moins oppressante. Mon cheval s'arrêta soudainement. Je vis les yeux verts étinceler dans la pénombre du sous-bois brumeux. Puis se détourner. La créature était partie. Je me laissai tomber au sol, le regard tourné vers la riche canopée d'un vert lumineux, à travers laquelle perçait un soleil d'or... Cela faisait des jours que je n'avais plus été si

calme, que je ne m'étais pas senti si bien. Je me forçai à me relever pour installer un semblant de campement puis me couchai, le sommeil m'emportant immédiatement.

Je fus réveillé par mon cheval qui me poussait de la tête. Le soleil n'était pas très haut dans le ciel. C'était la matinée, je devais avoir dormi plus de douze heures d'affilée... Sans être dérangé. Cela ne serait jamais arrivé de l'autre côté de la pierre. J'étais arrivé dans le comté de Frendian et il ne me restait plus qu'à trouver la demeure de la comtesse. Je repris ma route à pied en tenant ma monture par la bride pour la laisser se reposer au maximum après les épreuves que je lui avais imposées les jours précédents. Je sortis donc de la petite clairière entourant la pierre levée et je me dirigeai vers le nord.

C'est en fin de journée que j'arrivai hors de la forêt. Des champs cultivés s'étendaient sur les pentes légères devant moi. Je voyais les paysans terminer les travaux du jour et repartir vers leur hameau. J'empruntai les petits chemins qui montaient la colline. Lorsque j'arrivai au sommet, je découvris un petit lac de montagne en contre-bas, aux eaux d'un bleu limpide qui se teintaient du rouge du soleil couchant. La rive opposée était dominée par un promontoire rocheux au sommet duquel se dressait le château de Frendian. Il était évident que le comté ne subissait guère d'attaques, car l'ouvrage était d'avantage conçu pour plaire à la vue que pour protéger.

Le chemin que je suivais rejoignit en bordure du lac la route principale, celle que j'aurais dû prendre pour éviter mes déboires en forêt. De là, progressant entre les maisons du village, je me dirigeai vers le château.

Je fus très bien accueilli. Après tout, j'étais envoyé par le conseil royal d'Osta-Baille et un message avait annoncé ma venue. L'un des intendants m'accompagna jusqu'à ma chambre où je pus me laver, me reposer et obtenir une collation. La nuit fut longue, ne m'offrant qu'un lourd sommeil sans rêves. Le lendemain, ce fut le chant des oiseaux qui me tira hors de mon lit. La matinée était déjà bien avancée. Lorsque je sortis pour aller prendre mon déjeuner, un serviteur m'apprit que la comtesse me recevrait au début de l'après-midi. Cela me laissait donc quelques heures pour me familiariser avec les lieux.

Frendian était très loin des sombres seigneuries collées aux flancs des pics montagneux dans les profondeurs de Taol-Kaer. Rien à voir non plus avec les denses forêts brumeuses aux arbres tortueux ou les rues assombries d'Osta-Baille. Non, tout ici baignait dans le calme, la sérénité et la douceur. Le soleil brillait d'une lumière plus intense que d'ordinaire, et tout me semblait plus clair. Comme si les forces qui assaillaient notre monde depuis des générations n'avaient pas d'emprise sur ces terres. C'était bien cela qui m'avait amené ici. Il me fallait percer ce mystère. On le disait lié aux demorthèn, aux croyances ancestrales, aux traditions des esprits de la nature. Les rumeurs les plus folles couraient à ce sujet, mais personne à la capitale ne s'était encore donné la peine de l'approfondir... Jusqu'à la récente découverte d'actions des feondas au cœur même du royaume, destinées à déstabiliser complètement ce dernier. La menace se faisait de plus en plus forte. Il fallait trouver le remède. En mon for intérieur, je pensais que si ce remède miracle existait réellement, les hommes l'auraient déjà utilisé à grande échelle, depuis le temps qu'ils combattaient ces créatures monstrueuses.

Une petite promenade dans le village me conforta dans mon opinion. Bien que la tradition de la péninsule d'entretenir toujours une milice régulière fût respectée, c'était avec une légèreté que je n'avais jamais vue ailleurs. Il n'y avait guère de palissade, la tour de guet n'était pas entretenue, la majorité des gens ne portait pas d'arme. Je ne pouvais qu'être surpris. Ils n'avaient même pas l'air d'être sur le qui-vive en permanence.

Je fus enfin reçu par la comtesse en personne sur l'une des terrasses du château. Installé face à elle autour d'une table garnie de paniers de fruits frais, je pouvais voir l'étendue de son domaine.

- Ainsi, Osta-Baille s'intéresse à Frendian, me dit-elle avec un sourire.

- Oui madame, répondis-je poliment après une révérence. En fait, le roi a beaucoup entendu parler de la paix qui règne ici. Le reste du royaume subit des assauts réguliers et souffre. En Frendian règne la paix. Vous comprendrez qu'il se pose des questions.

- J'ai effectivement entendu beaucoup d'histoires au sujet de ces fameux feondas. Mais depuis l'époque de feu mon grand-père, aucune attaque n'est venue troubler notre belle contrée.

- Auriez-vous une idée de ce qui peut tenir ces créatures éloignées ? Elles sortent en général de lieux reculés comme les profondes forêts, et cela ne manque pas sur vos terres. J'ai par moi-même pu constater que les monstres restaient à l'écart du cercle de pierres levées qui entoure votre Comté. Elle me souriait, savourant la valeur du secret qu'elle possédait. La comtesse savait qu'elle détenait une information d'une valeur inestimable.

- Il est quand même intéressant de voir que le roi porte soudain un intérêt à ce petit comté reculé. Il ne nous a jamais écoutés par le passé. L'histoire nous apprend que cette région a également souffert, du temps de mon arrière-grand-père. Mais jamais le roi ne nous a envoyé ses fameuses troupes de chevaliers hilderins pour nous aider ; ni son père avant lui. Depuis des années, les seules nouvelles que nous avons d'Osta-Baille nous parviennent des varigaux. Vous êtes le premier envoyé officiel de la couronne que nous recevons en Frendian depuis plus de trente ans. "

Elle ne souriait plus, son doux visage était devenu amer et dur. Et je ne savais que répondre à cela. Oui, la force du pouvoir royal s'atténuait si l'on s'éloignait d'Osta-Baille et des zones de plaine. Oui, certaines régions n'entretenaient guère de rapport avec la capitale. Mais de là à apprendre que le roi avait laissé ses vassaux se débrouiller seuls face aux feondas... Je me trouvais dans une situation très délicate. Elle avait la main et le savait. Je ne pus commencer à m'excuser pour ces erreurs passées qu'en bégayant.

- Rien ne sert de vous excuser, la faute ne vous incombe pas. Rougissant, je me tus.

- Ainsi donc, vous désirez connaître notre secret ? N'avez-vous jamais étudié l'histoire de nos contrées ? N'avez-vous jamais rencontré un sage versé dans la culture qui est la nôtre depuis des millénaires ? La modernité d'Osta-Baille a-t-elle occulté vos racines ?

Elle me fixait intensément en disant cela, probablement satisfaite devant ma mine déconfitée. Je ne comprenais pas où elle voulait en venir.

- Vous ne voyez pas, n'est-ce pas ? Venez...

Elle se leva et marcha jusqu'au bord du parapet qui délimitait la terrasse. Elle tendit le bras vers la forêt par où j'étais arrivé.

- Vous distinguez les pierres levées ?

- Bien sûr, mais...

Elle m'interrompit.

- Vous les avez croisées, d'après ce que vous m'avez dit. Et vous n'avez pas su voir, donc. Sans quoi vous ne seriez pas ici à me poser des questions. La réponse était sous vos yeux. Du temps de l'Aergewin, lorsque les créatures déferlaient en plus grand nombre que jamais, lorsque l'Homme affrontait des horreurs que les esprits les plus torturés ne sauraient décrire, le pouvoir des demorthèn était plus fort. Aujourd'hui, ils communiquent avec les esprits de la nature, ils soignent les maladies, guérissent les animaux, font pousser nos cultures. Mais à cette époque, ils pouvaient déchaîner de terribles forces à la puissance destructrice. Tout comme ils savaient se protéger des monstres. Ils ont construit plusieurs cercles de pierres sur Tri-Kazel, comme vous le savez...

Elle fit une courte pause qui me laissa le temps de glisser mes pensées dans le fil de la conversation.

- Comtesse, j'en ai croisés beaucoup, de ces cercles de pierres. Et bien qu'aucun d'entre eux ne soit aussi

grand que celui qui entoure vos terres, je n'ai jamais constaté qu'ils étaient réellement capables de protéger les hommes.

- Oui, mon cher. C'est parce que nous avons la chance de compter parmi nous l'un des plus grands demorthèn de Tri-Kazel, qui a su garder une tradition forte. Lui est encore en mesure de conserver l'héritage de ses ancêtres. Il entretient notre cercle. Regardez nos pierres, elles ne sont pas couvertes de mousse et laissées à l'abandon comme presque partout ailleurs. Il est l'un des derniers garants de l'ancien pouvoir.

- Ainsi donc, si votre demorthèn venait à expliquer son savoir à d'autres, il serait envisageable de protéger bien plus de personnes, de construire de nouveaux cercles...

- Je ne sais si son pouvoir s'arrête à l'entretien d'un pouvoir mis en place depuis longtemps ou s'il est réellement capable d'autre chose. Je crois que le plus simple serait de le rencontrer. Mais il est absent pour le moment, comme souvent. Il est parti dans la forêt afin de maintenir le lien qui l'unit aux esprits de la nature. N'espérez pas le retrouver là-bas, même avec les meilleurs pisteurs. Mais vous restez notre hôte jusqu'à son retour... "



Les jours passèrent. Je m'habituais petit à petit à Frendian et à sa vie paisible. Il était surprenant de ne pas voir de jeunes gens s'entraîner au maniement des armes sur la place publique. Vivre dans un lieu sans barrières était un sentiment nouveau, celui d'une liberté presque totale, d'une ouverture sur le vaste monde qu'il ne m'avait jamais été donnée de connaître avant. Quel bonheur de passer des heures à se promener seul, sans risque d'être attaqué, en lisière de forêt !

Jusqu'à ce matin grisâtre, premier jour où le soleil se cachait depuis mon arrivée. Dans le ciel, de fins nuages s'allongeaient jusqu'à l'horizon. Par des trouées lointaines, on voyait percer de minces rais lumineux. Je fus convoqué auprès de la comtesse, de manière plutôt brusque et insistante, ce qui n'était guère dans ses habitudes. Elle était très soucieuse. À ses côtés se tenait un homme du peuple, habillé pour une expédition en forêt, les mains couvertes de sang. La comtesse se tourna vers moi.

- J'ai bien peur que vous ne puissiez jamais apprendre le secret pour lequel vous êtes venu, monsieur.

Son regard dur et perçant me fixait.

- Je suppose que vous n'y êtes pour rien, continua-t-elle.

Je ne comprenais absolument pas de quoi elle parlait. Je la regardai avec de grands yeux, tentant de formuler une réponse. Elle se leva et marcha droit vers moi, ses yeux devenus féroces plantés dans les miens. Je sentis que les gardes se rapprochaient.

- Vous me semblez bien mal à l'aise, monsieur. Effectivement... Vous débarquez comme si de rien n'était sur mes terres. J'ai à peine été prévenue par une note très sèche du roi. Vous posez des questions pointues, vous jouez l'ingénu, vous vous faites bien voir. Et soudainement, comme par magie, notre demorthèn est trouvé mort dans les bois... dans ces bois qu'il connaissait mieux que quiconque. J'étais sous le choc... Je ne pouvais tenter que d'exprimer vaguement le flot chaotique de mes pensées...

- Le demorthèn ? Mort... ? Mais... quand ? Qui ?

- Vous continuez à faire comme si vous ne saviez rien, monsieur...

La comtesse était à quelques centimètres de moi.

- Mais je vous jure, comtesse, je n'y suis pour rien. Je...

Je n'eus pas le temps de finir qu'elle reprit la parole.

- Il suffit. Nous allons tirer cela au clair.

Elle recula un peu et désigna l'homme aux mains ensanglantées.

- Je vous présente Ronhald, l'un de nos chasseurs. Il a découvert à l'aube le corps de notre demorthèn dans les bois. Ronhald n'a rien pu faire sinon de constater le décès,

qui, semble-t-il, a eu lieu dans des circonstances affreuses. Nous allons nous rendre sur place et emporter le corps. Et je compte bien résoudre cette histoire. Vous allez nous suivre ; je n'aime pas savoir des étrangers libres de rôder sur mes terres en de telles circonstances.

Le ton de sa dernière phrase ne laissait guère de doutes quant à sa conviction ; oui je venais d'arriver, j'avais posé des questions à ce sujet. Mais je ne pouvais être responsable de cela. Je n'avais jamais tué personne de ma vie. Et surtout pas un demorthèn, un individu aussi respectable.

Je partis donc avec la comtesse et sa suite. Plusieurs hommes en armes nous accompagnaient et je ne manquais pas de remarquer le regard insistant que certains d'entre eux me jetaient. Les autres étaient aux aguets. Le vent soufflait fort ce matin-là, et les nuages couraient dans le ciel, loin au-dessus des arbres dont les branches dansaient.

En entrant dans les bois, je me sentis aussitôt oppressé. J'avais la même impression que celle qui m'assaillait dans la forêt au-delà du cercle de pierre, comme si un regard malveillant nous couvait. Les hommes autour de moi devaient ressentir la même chose ; tous regardaient de part et d'autre du sentier forestier d'un air tendu, et certains avaient déjà dégainé leurs armes. Ronhald guida la troupe dans un sous-bois profond et nous découvrîmes alors un corps, ou plutôt ce qu'il en restait.

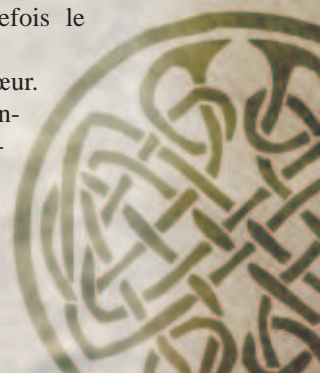
Adossé à un tronc solide, le demorthèn paraissait se reposer, les jambes étalées devant lui, les bras posés sur le sol ; mais son torse avait été ouvert et vidé. On aurait dit que d'énormes pinces avaient forcé sa cage thoracique en broyant les os pour sortir tous les organes. Quelques viscères pendaient encore du trou béant autour duquel bourdonnait une nuée de mouches noires et avides. Mais le plus terrible était l'absence de la tête de l'homme ; le cou n'était pas tranché net mais présentait d'affreuses blessures irrégulières comme à la suite d'une traction d'une puissance phénoménale. C'est lorsque je vis le regard effaré de certains hommes que je découvris la partie manquante... Elle se trouvait à au moins six mètres du sol, coincée entre les branches de l'arbre, probablement lancée là-haut après avoir été arrachée du cou.

Un corbeau grimaçant finissait de se repaître du second œil de l'homme qui était autrefois le demorthèn de Frendian.

Je ne fus pas le seul à avoir un haut-le-cœur.

L'odeur pestilentielle qui envahissait l'endroit rendait le tout encore moins supportable. Certains autour de moi s'écartèrent pour aller vomir derrière un buisson.

Tout le monde était horrifié, le temps



semblait suspendu alors que nos yeux étaient happés par la scène. Se couvrant la bouche avec leurs mouchoirs, les plus endurcis des hommes d'armes s'approchèrent du corps et l'enroulèrent dans des couvertures. Personne n'osait prononcer un mot. Comment assimiler une telle horreur ? D'un geste, la comtesse envoya l'un de ses suivants dans l'arbre pour décrocher la tête, au grand dam du corbeau qui poussa des cris de colère aigus en voyant son repas lui échapper.

Notre macabre cortège reprit la route du château... Nous nagions dans une ambiance malsaine, mais certaines langues commencèrent à se délier. J'entendis autour de moi naître de folles rumeurs sur les monstres qui seraient entrés dans le cercle. Certains me regardèrent avec colère. Pourtant, je ne voyais pas comment ma venue pouvait avoir causé cette mort ; rien ne les reliait. Au cours de notre marche, je me rapprochais de la comtesse dont les traits n'avaient cessé de durcir au cours des dernières heures.

- Vous voyez bien, dis-je. Je ne suis pas coupable. Aucun homme ne pourrait commettre une telle horreur.

Elle se tourna vers moi avec un regard aussi froid que la glace puis pressa le pas pour s'éloigner. Le message était clair.

Au village, les gens qui nous voyaient arriver nous entouraient et nous pressaient de questions. Le mot d'ordre était de ne pas répondre, qu'ils auraient des informations plus tard. Les couvertures dissimulaient l'état du défunt, mais l'odeur et le bruit des mouches ne pouvaient être couverts. Le corps fut transporté à l'intérieur du château par quatre hommes d'armes. La Comtesse les suivit. Je restai dans la cour, hébété, peu sûr de ce que je pouvais ou devais faire ; les images du cadavre horriblement mutilé ne cessaient de repasser dans ma tête sans que je parvienne à les chasser.

La caresse glacée des premières gouttes de pluie sur mon visage me sortit de ma torpeur. Je vis du coin de l'œil un éclair zébrer le ciel, et j'entendis peu après le bruit du tonnerre, terrible roulement rocailleux qui se répercuta sur les parois des montagnes. Je fus moins prompt à réagir que la plupart des autres et, le temps que je quitte la cour pour l'abri des bâtiments, mes vêtements étaient trempés. Je me rendis ensuite dans ma chambre, afin de me changer...

Quelques minutes après, le monde parut s'écrouler autour de moi...

Avant de pénétrer dans ma chambre, je m'arrêtai sur le seuil de la porte. Une étrange odeur baignait la pièce. Et un bourdonnement aussi. Ma première réaction fut de me dire que j'avais été tellement marqué par les événements de la matinée que je les revivais. Je fis un pas à l'intérieur, refermai la porte. Je m'y adossai en fermant les yeux. Faire le vide, oublier ces sensations ignobles. L'odeur de décomposition. Le bruit des mouches. Mais non, rien à faire. Ces sensations étaient trop réelles, trop vivaces pour n'être que des souvenirs du matin.

Je fis un ou deux pas hésitants dans la direction d'où provenaient l'odeur et le bruit ignobles. J'eus un haut-le-cœur quand mon odorat fut soudain submergé par une puanteur atroce. Mes pensées commencèrent à se bousculer. Qu'est-ce qui pouvait... ? Ce matin, je n'avais rien remarqué. J'avais eu peu de temps à passer dans ma chambre avant d'être appelé auprès de la comtesse. Il n'y avait rien... À moins que... Ce qu'impliquaient mes pensées était terrible.

Voilà, je m'étais rapproché du coffre à vêtements, c'était de là que l'odeur et le bourdonnement émanaient. Mais je m'étais habillé au matin, j'aurais vu... Non, la veille au soir j'avais posé mes vêtements près de mon lit. Je détestais passer du temps à choisir des vêtements au réveil. Encore une fois, je faillis vomir, puis j'ouvris le coffre d'un coup sec... Là, au milieu d'un essaim de mouches, je découvris un amoncellement d'organes sanguinolents. Je reconnus au premier coup d'œil un cœur et des viscères, mais mon peu de connaissances médicales m'empêcha de mettre un nom sur le reste. Avec un cri, je bondis en arrière, et mes pieds s'emmêlèrent. Je tombai lourdement à terre. C'était impossible. Mon esprit me jouait des tours.

Je me redressai sur un coude, à côté du coffre... Non, aucun doute possible. Là, reposaient des organes. Bien réels. Toujours à moitié couché sur le dos, je reculai en fixant le coffre, empli d'une terreur sans nom... La bête, le monstre... Elle ou il était entré dans ma chambre. Dans le château. Mais c'était impossible, les gardes auraient dû l'apercevoir. Je devais être en train de rêver, de cauchemarder. En reculant, je me retrouvai adossé au mur opposé. Je me relevais lentement, le cœur au bord des lèvres. Je voulais cracher la bile remontant de mon estomac dans la bassine qui me servait à me laver...

Et l'horreur me figea sur place.

Là, dans la bassine, l'eau était mêlée de sang d'un rouge profond... Personne n'était venu nettoyer ma chambre. Au matin je m'étais lavé dans le même récipient. Dans un flash, je me revis approcher de la bassine. L'eau était pure. Ma mémoire semblait avoir oublié le moment où j'avais terminé mes ablutions. Une intuition me fit douter. Non, je ne parvenais pas à y croire... Non ! Mais les indices étaient là. Et la comtesse les verrait. Je devais me débarrasser de tout cela. Il ne faisait pas bon m'attarder dans un château grouillant d'hommes en armes, dont plus d'un était soupçonneux à mon égard depuis les accusations lancées par la comtesse. J'étais pourtant certain d'avoir passé la nuit au château... Au nom des C'maoghs, qu'était-il arrivé ?

Je quittai le château, le village. Je courais, laissant les habitations derrière moi. Je dérobaï le caernide d'un paysan peu attentif et guidai la monture dans la forêt, dans la direction opposée à celle où gisait le cadavre. Et je les entendis... Les mêmes craquements sourds et grognements haineux, derrière moi.

Je poussais ma monture au-delà de ses limites. En fait, elle les avait déjà dépassées depuis quelques longtemps, et je craignais qu'elle ne me lâche à tout moment. Mon caernide était hors d'haleine, mais il fallait pourtant qu'il tienne le coup... Je devais quitter au plus vite le comté de Frendian où je n'étais plus en sécurité. Penché sur l'encolure de ma monture pour éviter les branches basses, je jetai un coup d'œil en arrière ; au-travers de la brume et des frondaisons je pus voir de nouveau ces trois yeux verts. La bête était toujours là. En me concentrant, je pouvais même percevoir sa respiration haletante. Suspendu à l'espoir que mon caernide ne se prenne pas une patte dans une racine et ne se la torde, je le forçais à maintenir un train d'enfer...

